

Jean-Michel BRUN,*Journaliste, directeur de la publication de musulmansenfrance.fr*

CHOUCHA :

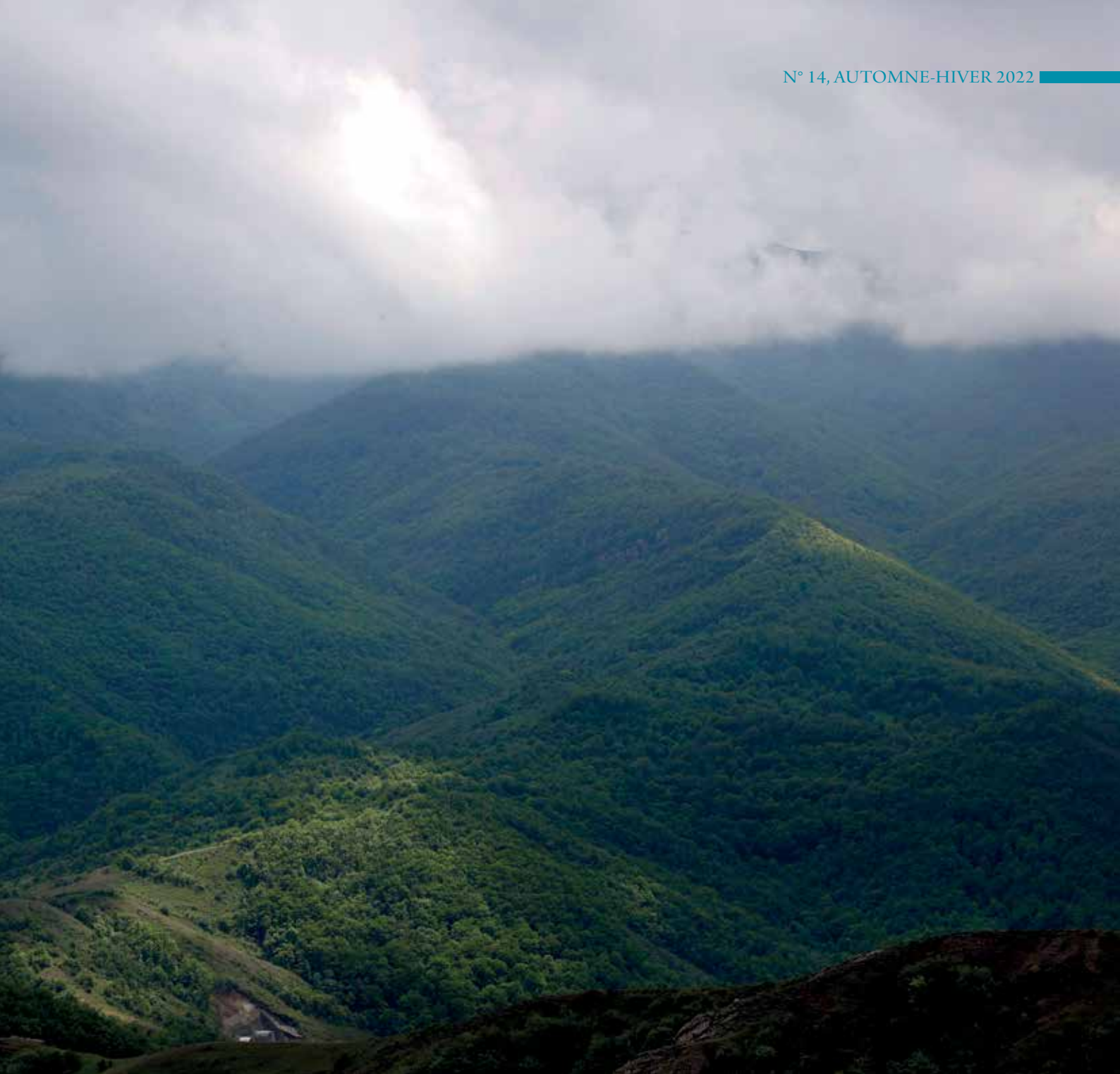
quand la perle du Caucase revient à la vie

La ville de Choucha, capitale de la province du Karabakh, envahie en 1992, puis occupée et laissée à l'abandon par les forces armées arméniennes pendant 30 ans, a été libérée en 2021. La reprise de Choucha par l'Azerbaïdjan est doublement symbolique : pour les Azerbaïdjanais, elle est le symbole de l'intégrité territoriale retrouvée, pour les Arméniens, le symbole de l'échec de leur politique expansionniste.

Pendant 30 ans, les nationalistes arméniens ont revendiqué la possession de Choucha, en déformant même légèrement son nom, aux fins de « l'arméniser. »

Qu'est réellement cette ville, dont le symbole, une orchidée nommée « Khari Bulbul », est portée à la boutonnière de presque tous les Azerbaïdjanais ? En tant que journaliste, soucieux de respecter la déontologie de la profession, j'ai pensé qu'il était essentiel de m'y rendre. Un choix, hélas, peu partagé par mes confrères français.

Je suis accompagné du Pr. Elchin Ahmedov, Doyen de la faculté de sciences politiques de Bakou, natif de Choucha, et spécialiste incontesté de l'histoire de la ville. Je lui ai demandé de revenir sur les traces de son enfance, dans son quartier qu'il a dû fuir en 1992 pour ne pas être tué. Il avait 24 ans.



SUR LA ROUTE, LE TEMPS DE REVOIR SON HISTOIRE

Nous partons de Bakou, tôt le matin. La route est longue. Nous arriverons dans la soirée.

Au XVIII^e siècle, l'actuel Azerbaïdjan, dont le Karabakh, était sous domination perse. Il y vivait un mélange de peuples, car l'une des caractéristiques du Caucase, et notamment de la province du Karabakh, est précisément sa multiculturalité.

Les deux principales ethnies présentes dans le Karabakh étaient les Tatars, qui forment aujourd'hui l'essentiel du peuple azerbaïdjanais, et les Arméniens,

minoritaires, mais particulièrement actifs et belliqueux. Ils furent dans le passé les premiers à se soumettre aux conquérants arabes en échange d'un pouvoir local sur la région. Les Arméniens s'étaient auto-organisés en une sorte de principauté, tolérée par la Perse moyennant le paiement d'un tribut. Considérant qu'il s'agissait là d'une reconnaissance officielle de leur suzeraineté, les Arméniens revendiquèrent – déjà – l'autorité sur l'ensemble des terres du Karabakh, ce que, naturellement, les autres peuples, et en particulier les Tatars, n'avaient aucune intention de leur accorder, tribut aux Perses ou pas.

Rapidement, de nombreuses dissensions internes, dues notamment à des rivalités de succession, poussèrent les Arméniens à devenir de plus en plus agressifs à l'égard de leurs voisins, ce qui déstabilisait la région tout entière. À bout de patience, les Tatars n'eurent d'autre solution que d'en finir une fois pour toute avec les appétits arméniens. Le duché (khanat) du Karabakh s'étendait de la rivière Araz au lac Goytcha, couvrant les plaines et les montagnes du Karabakh, du Zangazour, du Bargouchad. Il était dirigé par le Khan Panah Ali.

C'est sous son commandement qu'en 1750 les habitants des montagnes et campagnes environnantes, excédés par les abus des « princes » arméniens, se rassemblèrent et formèrent une puissante armée qui délogea ces derniers sans grande difficulté.

Afin de sécuriser la région, et de protéger celle-ci de nouveaux affrontements avec les factions arméniennes, le khan décida de construire une forteresse. Après avoir

bâti le château de Bayat en 1748, dans le village de Kabirli près d'Agjabadi, qu'il jugea encore trop vulnérable car posé sur une plaine, il éleva, en 1750, une nouvelle forteresse à Chahbulag, situé à 10 kilomètres du village d'Aghdam. Cependant, Panah Ali Khan avait d'autres ambitions. Il voulait que sa citadelle soit non seulement un rempart militaire, mais aussi, et surtout, une véritable capitale intellectuelle, culturelle, et artistique. Son choix se porta sur un emplacement unique, imprenable, au sommet d'un haut piton rocheux, nid d'aigle protégé par de profonds ravins escarpés qui dominait toute la province. C'est ainsi qu'en 1752, Choucha vit le jour.

CHOUCHA

Nous approchons de la destination. Nous nous trouvons à quelques kilomètres de Choucha, à Fuzuli, où les Azerbaïdjanais ont construit, en moins de 6 mois, un magnifique petit aéroport international. Le paysage

qui encadre la route m'est, hélas, familier. Il me rappelle le navrant spectacle qui s'était étalé sous mes yeux lorsque j'avais visité Aghdam, « l'Hiroshima du Caucase ». De part et d'autre, des ruines, rien que des ruines, seuls vestiges des fermes qui faisaient vivre la plaine avant que l'invasion de 1992 n'y fasse disparaître toute trace de vie. De temps à autre, une flamme au loin, suivie quelques secondes plus tard d'un bruit sourd, nous indique que les démineurs nettoient le sol des pièges mortels qui y ont été enfouis. La France a dépêché sur place des spécialistes du déminage et du matériel sophistiqué pour nettoyer le sol de ces pièges assassins, d'ailleurs interdits par les conventions internationales.

Nous suivons à présent une voie, toute neuve, qui serpente autour des montagnes où s'affaire une noria d'ouvriers, ici creusant un tunnel, là élevant un pont. Sous les pelles mécaniques, il semble que quelque chose soit en train de renaître. En attendant, la pente est rude et le van dans lequel nous avons pris place est à la peine.

Un peu plus loin, nous nous arrêtons. La route est dominée par de hautes roches escarpées. Elchin me





désigne, tout en haut, les pans abrupts où l'herbe a laissé la place à cette belle pierre blanche qui découpe le ciel.

« Pour libérer la ville, nos soldats ont escaladé cette falaise », me dit Elchin, « Ils ne portaient que des armes légères, car le Président Aliyev avait interdit à son armée d'utiliser un armement lourd afin de ne pas risquer d'endommager les monuments historiques et édifices culturels, derniers témoins de la grandeur passé de Choucha. » Nous allons hélas bientôt constater que l'occupation avait été plus destructrice que les canons.

Nous reprenons la route. Un peu plus loin, nous sommes arrêtés à un contrôle de police qui vérifie nos autorisations. L'endroit est encore dangereux car certains lieux sont encore en cours de déminage. Nous passons devant une petite cahute flanquée d'un drapeau tricolore. Des soldats russes de la « Force de la paix » nous suivent d'un regard blasé avant de retourner à leur torpeur.

Nous voici enfin à Choucha.

Nous marchons quelques mètres et nous nous trouvons devant les vestiges du mur d'enceinte, surmontées

d'immenses lettres écarlates qui forment le mot « Şuşa », Choucha en Azerbaïdjanais.

Tout le monde connaît cette image. On la trouve sur la couverture des livres, sur les magnets pour réfrigérateurs, elle est peinte sur le fond des assiettes décoratives. Elle identifie Choucha, comme la Tour Eiffel est l'image de Paris.

J'essaie d'imaginer ce que fut, derrière ces murs, la vie trépidante et colorée qui animait les rues et les jardins, les soirées littéraires et musicales dans les châteaux et les palais bourgeois. Dès le XIXe siècle, Choucha était devenue une ville si magnifique, tellement élégante qu'on l'appelle le « Petit Paris ».

Les différents quartiers se mesuraient dans une espèce de compétition d'excellence. Chacun voulait produire son génie, ses hommes de lettres, mais aussi ses héros de guerre, ses combattants, ses savants, ses gens illustres. Et chaque semaine, les aristocrates demeures se transformaient en salons littéraires où des musiciens, des danseurs, des poètes s'affrontaient dans des joutes créatives, à l'issue desquelles des vers étaient composés, mis en musique et chantés, tandis qu'un peintre immortalisait la scène.



La majeure partie des chansons du patrimoine azerbaïdjanais a été ainsi composée, voici presque 300 ans.

Ces magnifiques artistes ont mis au monde une véritable « école du Karabakh ». On admire, aux quatre coins du Caucase, la musique du Karabakh, la littérature du Karabakh, mais aussi les chevaux Karabakh, les tapis du Karabakh, la cuisine du Karabakh. On l'a dit, en azeri, Karabakh veut dire le grand jardin. Et dans ce jardin, ils ont créé une culture qui n'appartient qu'à eux.

C'est à présent un imposant bâtiment en ruines – encore un – qui se dresse devant nous. Il s'agit, me dit-on, des restes de ce qui fut l'école Realny, la plus renommée de la région. Elle fut fondée par la Princesse poétesse Natavan, et elle forma, année après année, l'élite de l'intelligentzia azerbaïdjanaise : écrivains, poètes, musiciens, journalistes, hommes politiques, presque tous sont passés par Realny.

Aujourd'hui, l'édifice n'est plus qu'un squelette. Sur le fronton, au-dessus de la porte principale, on peut encore lire une date : 1881, l'année de la création de l'école.

Je gravis les marches brisées du perron de pierre qui mène au rez-de-chaussée. Une mosaïque de bienvenue est encore visible sous les gravats. Elle accompagnait

jadis les pas des étudiants qui pénétraient, comme je le fais aujourd'hui, dans un vaste couloir éclairé par de larges fenêtres donnant sur une cour arborée. J'enjambe les décombres pour découvrir, à moitié ensevelis, les vestiges d'une magnifique rampe en fer forgé qui devait courir le long de l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

Là, s'ouvraient les salles de classe dont il ne reste que quelques fragments de murs souillés d'immenses graffitis. La lumière, qui s'engouffre à travers les blessures béantes des plafonds effondrés, projette une lueur irréaliste, presque fantomatique, que je m'empresse de capturer dans le viseur de mon appareil photo. Non que la décadence des lieux abandonnés me fascine, mais ceux-ci conservent en eux à la fois le souvenir de ce qu'ils furent, et la mémoire de ce qu'on leur fit subir.

Bientôt, les sauveteurs du patrimoine ressusciteront l'école Realny. Elle deviendra une école d'art, un conservatoire, où se perpétuera la riche tradition de création artistique azerbaïdjanaise.

Car, de Choucha la superbe, il ne reste pratiquement plus rien. Attaquée par les forces arméniennes en 1992,



la ville a été vidée de ses habitants, puis désertée. Seuls quelques officiers de l'armée arménienne y avaient élu domicile. Les magnifiques bâtiments de la cité ont été démolis ou abandonnés à l'oeuvre destructrice du temps et des intempéries.

Qui pourrait imaginer, en arpentant aujourd'hui ces chemins de terre qui mènent de ruines en ruines, au cœur desquels on ne peut s'aventurer qu'à condition d'y voir, cloué sur un pan de mur délabré, un panneau marqué « Lieu déminé », qu'en 1992, la ville comptait 549 bâtiments historiques, plus d'un kilomètre de rues pavées, 17 sources, 17 mosquées, 6 caravansérails, 3 tombeaux, 2 madrassas (écoles coraniques), 2 châteaux et de majestueuses murailles de forteresse ?

CHOUCHA LA MAGNIFIQUE

Choucha abritait le plus grand centre culturel de la région et une école de musique si remarquable qu'on la célébrait sous le nom de « Conservatoire du Caucase ».

D'ailleurs, cette école de musique, nous nous y trouvons actuellement. Enfin, c'est ce que m'indique Elchin, car il n'en reste plus aucune trace. L'excellence de la tradition musicale azerbaïdjanaise rend encore plus détestable l'obligation de parler de cette école au passé.

Car là où raisonnaient les tars et les kamanchas, nous ne voyons plus qu'un silencieux et stérile rectangle de graviers.

Juste en contrebas, quelques pans de murs délabrés indiquent l'emplacement d'une belle maison de pierres blanches que le vandalisme n'a pas totalement réussi à abattre.

« C'était l'un des plus vieux bâtiments de Choucha » me dit Elchin « Il a abrité la rédaction du journal de Choucha. Il était publié depuis 1932. On y trouvait non seulement l'actualité de Choucha et du Karabakh, mais on pouvait aussi y lire toute l'histoire du Karabakh à travers les siècles. C'est sans doute ce qui ne plut pas aux Arméniens qui lui ôtèrent la parole en 1992. Il aurait aujourd'hui 90 ans. »

En face, une grille s'ouvre sur un espace qui vient d'être déminé. Il s'agit en réalité d'un quartier entier dont Elchin me montre une photo ancienne. On y voit de jolies maisons aux murs desquelles sont suspendus de larges balcons ornés de moucharabiehs délicatement décorés. Cette carcasse à peine reconnaissable qui se tient devant nous fut la demeure de Sadiġcan, un musicien azerbaïdjanais né en 1846, qui fit du « tar »



traditionnel un instrument moderne qu'il fut le premier le premier à jouer en le portant à la poitrine, comme une guitare, alors qu'il se jouait jusque-là sur les genoux à l'horizontale, comme une cithare. C'est grâce à lui que le mugham acquit une renommée internationale.

Il n'y a pas que des demeures historiques à Choucha, comme cet hôtel particulier en cours de réhabilitation, qui abritait, et abritera de nouveau, le musée du tapis du Karabakh. Avant l'invasion arménienne, des gens habitaient ici. C'était le cas d'Elchin et de sa famille.

OÙ EST LA MAISON D'ELCHIN ?

Elchin Ahmedov tient à la main de vieux papiers jaunis. « Il s'agit des plans de notre maison. La maison où je suis né. Je vais essayer de la retrouver, ou du moins d'en retrouver la trace, car je sais qu'elle a été détruite ».

Nous marchons en direction de la mosquée Saatli, totalement détruite pendant l'occupation, et qui est en cours de reconstruction.

En face, une friche, où les herbes folles semblent avoir dévoré, au loin, les restes d'un portail de fer rouillé. Elchin va et vient le long de ce qui fut probablement un trottoir. Il tente de comparer le plan et le terrain devant lui où alternent graviers et broussailles.

« À partir d'ici c'est le mur de notre maison qui commençait. Tout ce que tu vois ici, c'est le terrain de notre maison, mais il n'en reste plus rien. »

« À peu près là où il y a des herbes, il y avait un noyer. La porte de notre maison était à peu près à cet endroit ». Il hésite, regarde à nouveau le plan, scrute ses souvenirs.

« Non, pas là, mais ici. On descendait par un escalier de trois marches de pierres larges. Il mesurait deux mètres de long sur un mètre de large. La maison avait presque deux siècles. Dans le jardin, il y avait un noyer, et tout au milieu, un puits d'eau potable. Le portail était encadré de deux beaux lilas. Je m'asseyais souvent sur les grandes pierres qui formaient les premières marches du perron. On y restait longtemps, le soir, avec mes amis ».

Elchin reste un moment silencieux. Il se souvient de sa chambre, du jardin, de son grand-père qui le grondait quand il s'approchait de trop près du puits, des voisins, de ses copains, de toutes ces maisons joliment fleuries. Il feuillette l'acte de propriété de la maison.

« Regarde, les noms de mon père, et de mon arrière-grand-père. Mon père est mort le 25 février 1992. Nous l'avons enterré, mais nous n'avons pas pu poser sa pierre tombale, car l'invasion avait déjà commencé. Nous vivions sous une pluie de bombes. Quand une mai-



son était touchée, le feu atteignait celle d'à côté. La nôtre, par chance, a été épargnée. Les murs avaient un mètre d'épaisseur. Ils étaient faits des magnifiques pierres de la région. Mais lorsque les Arméniens sont arrivés, nous avons dû fuir pour ne pas être tués. Alors, ils ont pris notre maison, et en ont démonté les pierres une à une, puis vendues à prix d'or comme matériau de construction, car elles étaient anciennes et solides. Ils ont fait la même chose pour toutes les maisons du quartier qui n'avaient pas été touchées par les obus. Regarde, elles ont toutes disparu. C'est aussi cela, le vandalisme arménien. »

Nous remontons la rue Mamayi en direction de l'hôtel Karabakh, récemment reconstruit. Celui-ci donne sur un petit parc agrémenté d'une pièce d'eau entourée d'arbres. L'endroit est tranquille, apaisé, serein. Elchin s'assoit sur l'un des bancs qui font face au bassin. Il est silencieux, et ne peut retenir ses larmes.

« On venait souvent ici, quand on était gosses. Et puis un jour, au début du mois de mai 1992, l'armée arménienne est entrée, encadrée par la division 366 du régiment motorisé russe. Nous n'avions pas d'armée professionnelle. Ceux qui défendaient la ville étaient des volontaires. Nous étions pratiquement sans défense contre ces hordes de combattants aguerris et décidés. Nous avons entendu parler du massacre de Khodjaly qui venait d'avoir lieu. Nous avons tout quitté. Mes parents et moi, nous nous sommes installés à Bakou. Nous y sommes restés pendant 28 ans et 6 mois. Et puis, le 8 novembre 2020, Choucha a été libérée par l'armée azerbaïdjanaise, j'ai pu enfin rentrer chez moi, ou du moins ce qu'il en reste. Notre maison, comme les autres, sera reconstruite, et j'espère que les 37 000 déportés intérieurs que nous avons été retrouveront très vite leur ville natale qui leur manque tant. »

Comme Elchin, les natifs de Choucha espèrent retrouver bientôt leur ville, ainsi que d'autres ont déjà commencé à le faire, comme à Aghali dans le district de Zanguila, en ce mois de juillet 2022. Mais que restent-il de leurs demeures, après trente ans d'occupation étrangère ? Un bout de terrain envahi par les mauvaises graines, sans doute. Mais comme Elchin, ils reconstruiront leur maison. À nouveau, les « Chouchinois » arpenteront l'avenue Ratsabazar et ses jolies arcades qui abriteront, à nouveau, toutes ces boutiques d'où, à nouveau, ils entendront les marchands faire l'article de leurs trésors, les luthiers faire sonner leurs instruments à peine libérés de l'étau. ❄️

La vie reprendra. La vie finit toujours par reprendre. Surtout à Choucha.